

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La nuit court après le jour

Anne-Renée Caillé

Numéro 323, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90466ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caillé, A.-R. (2019). Compte rendu de [La nuit court après le jour]. *Liberté*, (323), 53–54.

Tous droits réservés © Anne-Renée Caillé, 2019

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La nuit court après le jour

ANNE-RENÉE CAILLÉ

*When real death enters the house,
all poetry is dumb*

PHIL ELVERUM

Maman apprivoisée, de Geneviève Elverum (aussi connue sous le nom de Geneviève Castrée), raconte une histoire terrible. Terriblement tragique et terriblement nécessaire. Quand un texte est difficile, on peut arrêter de lire, c'est tout; on le referme et on passe à autre chose. Mais ici, devant un travail poétique aussi féroce qu'humble, on se dit qu'il faut l'honorer et aller jusqu'au bout. En un sens, je me suis fait violence pour lire une si belle et si dure poésie. Que dis-je, ce n'est pas la poésie qui est

dure, c'est la vie. Ce type d'expérience de lecture devrait donner le ton pour toutes les journées qui commencent du pied gauche et dont la danse est brouillonne pour un rien: certains individus n'ont, un jour, plus le loisir de se lever du pied gauche. Ils ont pigé le mauvais numéro, ils font partie de la statistique qu'on redoute de côté, de loin. On leur a dit que leurs jours étaient comptés. Ce sera terminal. Tout le monde *ne descend pas*, juste toi. À partir de là, le lecteur n'a qu'à encaisser les simulacres de la réalité d'une jeune femme à qui on a volé plus de la moitié de sa vie.

Geneviève Elverum est publiée de façon posthume par son éditeur et ami de L'Oie de Cravan, Benoît Chaput,

GENEVIÈVE ELVERUM

MAMAN APPRIVOISÉE

L'OIE DE CRAVAN, 2018, 140 P.

qui avait fait paraître *Maman sauvage* fin 2015, auquel *Maman apprivoisée* fait suite. Chaput signe d'ailleurs la traduction anglaise de cette édition bilingue, représentant la part anglophone de la vie de la poète, bédéciste et musicienne ayant vécu dans l'État de Washington avec son mari, Phil Elverum. Notons que ce dernier a signé en 2017 un album de chansons aux textes bouleversants, *A Crow Looked at Me*, dont l'exergue ici choisi est tiré.

Geneviève Elverum apprend dans la jeune trentaine qu'elle a un grave cancer du pancréas. Elle vient d'avoir un bébé, une petite fille, Agathe. Nous sommes en mai 2015. Geneviève meurt en juillet 2016. Ses poèmes partagent l'impossible rivalité entre la vie et la mort, toutes deux naissantes. L'une grandissant toutefois plus vite que l'autre, l'une étouffant tranquillement l'autre. Le bébé, lui, ne pense qu'à vivre, qu'à manger, qu'à dormir, qu'à se coller contre ce qui est chaud et qui sent sa mère; cette survie-là est si simple quand l'ordre du monde tient bon.

La poète raconte de façon très sobre ce passage, ces survies opposées qui ne vont pas dans le même sens; les premières et les dernières fois anticipées, le tout prenant forme dans des poèmes que l'on imagine résultant de notations assez rapides. Il y a plusieurs récits de rêves, parce que lorsqu'on est malade, on passe plus de temps au lit, et peut-être même que l'inquiétude occasionne plus de rêves. Et tous ces médicaments doivent provoquer un sommeil qui ne répare rien. Ce cauchemar au début

ALORS, JE DESSINE AVEC ELLE.
ÇA LUI FAIT PLAISIR.



DESSIN TIRÉ DE UNE BULLE (2018), DE GENEVIÈVE CASTRÉE. DEUX JOURS AVANT SA MORT, L'AUTEURE EN AVAIT ENVOYÉ UNE VERSION INACHEVÉE À SON AMI DESSINATEUR ANDERS NILSEN, QUI A TRAVAILLÉ À TERMINER LE LIVRE POUR PUBLICATION. AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE PHIL ELVERUM ET DE LA PASTÈQUE.

du livre, qui arrive un mois avant l'annonce du diagnostic, apparaît comme une prophétie : « Le bateau coulait / des gens se noyaient / paniquée / je criais / [...] / en essayant de flotter / pour respirer. // [...] Sur la rive / Phil et Agathe regardaient / la tragédie. / Je ne sais pas encore / si je m'en suis sortie vivante. »

La jeune femme raconte ce qui, en temps normal, est presque banal, mais ne l'est pas dans ces circonstances : la fin d'un allaitement (« à partir de mardi / je te serai toxique / [...] // J'ai tellement aimé te nourrir ! / Je l'aurais fait toute ma vie ! »), une chanson qu'un père chante à sa fille (« Je les entends dans le salon / il a mis un disque de Passe-Partout / et il chante *La nuit court après le jour* ») ou les premières fois d'un bébé (« Une pluie chaude d'été / aujourd'hui / tu as reçu / ta première goutte d'eau / sur la tête »). L'auteure nous surprend même à rendre hommage aux gestes de bonté des soignants, à l'altruisme des infirmières, nous faisant croire à la pureté du cœur dans un cours des choses où le sentiment d'injustice pourrait facilement tout engloutir dans une colère infinie. Car le paradoxe est grand : être encore là concrètement avec les siens alors qu'on a bel et bien un pied dehors.

On reconnaît plusieurs sentiments ou comportements liés à la maladie grave, comme les souhaits de guérison (« le moment est venu / de guérir »), le désir de croire aux remèdes, aux superstitions et aux solutions miracles (comme l'achat de ce matelas rempli d'améthystes et de leurs promesses magiques) ou l'apparition d'une foi, soudaine, et ce, même si la conclusion est connue : « Selon le docteur / je suis en voie de disparition. » Je ne sais pas comment Geneviève Elverum réussit dans sa poésie à garder la tête haute, à se tourner vers l'autre (sa fille, son mari, ses aidants) et à ne pas s'apitoyer sur son sort et ses blessures. D'autres œuvres plus connues relatant la mortalité prématurée (Marie Uguay, Vickie Gendreau) sont autrement plus lyriques, introversives et même

colériques. Ces registres existent à juste titre, mais la façon dont Geneviève Elverum les met à distance provoque une forme d'humilité très puissante. Probablement que, devant la grandeur de la vie qui croît sous son nez, le rapport à la mort est tout autre et lui permet ce dépassement de soi, lequel laisse toute la place aux lendemains de la petite Agathe.

Le dernier poème de *Maman apprivoisée* est une adresse aux siens, joyeuse, pleine de points d'exclamation : elle les

ARAIGNÉE

Il y avait une grosse araignée
dans le coin près du plafond
de notre salle de bain.

Je m'y suis attachée
mon animal de compagnie
une amie qui veille
sur qui je pouvais compter.

Je lui ai donné la permission
de partir quand elle se sentirait prête
mais je savais qu'elle resterait longtemps
parce que dehors il fait froid
c'est la saison où les araignées rentrent
dans nos maisons.

Elle est devenue un symbole
j'ai lu que les insectes ne sont pas bon signe
quand on a un cancer
Cancer-le-crabe a huit pattes
comme une araignée.

J'ai dit à Phil de ne jamais s'en débarrasser
je lui ai dit qu'elle me rassurait
de sa présence/permanence.

Sauf que chez nous
plein de gens passent
et nous aident
alors un jour
je suis rentrée de ma chimio
et la salle de bain était propre.

Plus d'araignée
ni de toile
au plafond.

invite tous à venir à son « érablière » pour partager un repas qu'elle aurait préparé. Le poème se termine par un vers au ton tout aussi inattendu, les derniers mots du livre : « Venez vous refaire une santé ! » On devine le sarcasme. On comprend que l'auteure veuille nous faire oublier d'autres vers qu'aucune joie, vraie ou fausse, ne puisse cacher : « Quand mes bras sont devenus trop faibles / pour te tenir près de mon cœur. » Mais, ces mots, on ne les oublie pas. (L)